

Violence, révolution et terrorisme

Fernand Ouellette

Volume 5, numéro 3 (27), mai-juin 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30229ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ouellette, F. (1963). Violence, révolution et terrorisme. *Liberté*, 5(3), 222-234.

FERNAND OUELLETTE

Violence, révolution et terrorisme

"Le feu est dans les esprits et non dans les maisons."

Les Possédés, Dostoïevski.

En soi, la violence comme le refus absolu de la violence sont deux absurdités. L'une conduit à la tyrannie, l'autre, à la sainteté.

La violence n'a pas de patrie. Elle éclate chez les affamés, chez les forts, chez les humiliés. La violence est la grande déracinée. Comme un vent de braise, elle est en errance d'une tête à l'autre. Et toujours l'incendie couve. Que quelques hommes se lèvent et hurlent le mot *liberté*, et toute la société peut sauter! Un jour ou l'autre, l'histoire force les hommes à la regarder face à face. Alors les uns sabotent leur souterrain et la suivent comme une déesse, les autres se dressent et s'agrippent au soleil. Tous font un acte de foi. Les uns croient au feu qui sourd de la terre, les autres, au feu qui nourrit la terre.

Dans ma *Lettre aux mystiques de la violence*,⁽¹⁾ j'ai fait un acte de foi. A un tel niveau, il ne peut pas s'agir de surenchère. Ma pensée, comme ma foi en certaines valeurs, n'ont pas à faire leur autocritique en fonction de notions aussi vagues que la *droite* et la *gauche*. Ce qui est devenu pour moi une nécessité vitale n'a pas à se justifier aux tribunaux des passions et du snobisme intellectuel. Ceci dit, je sens le besoin de mieux intégrer mon refus de la violence dans le milieu de l'existant, ce creuset où justice, injustice, paix et violence s'affrontent. Je ne

(1) Voir feuillet ajouté au numéro 26 (mars-avril 63) de LIBERTE.

voudrais d'aucune façon que mon choix puisse couvrir l'imposture qui permet de prolonger le temps de l'injustice. Le problème de la justice doit précéder celui de la paix. Car il ne peut pas y avoir de paix, tant que l'injustice dévore les hommes. La violence et l'injustice pénètrent comme la nuit tous les plans de l'existence. La violence commence en soi, avec le dualisme et les passions, pour finalement surgir au-dessus de nos têtes sous la forme d'un énorme champignon d'apocalypse. Elle va de l'individu à l'humanité. La violence est la matrice de l'injustice. Il importe donc de la démasquer sous toutes ses formes, même si une telle action peut sembler douloureusement inutile.

L'étymologie du mot *violence* me frappe. *Violence* et *viol* ont le même radical. Ils dérivent tous deux de *violare*. La violence est en quelque sorte un viol de la liberté physique, morale et intellectuelle. Sur le plan politique et social, la démocratie populaire et les fascismes en sont les deux formes extrêmes. Mais sur le plan juridique, il est des formes beaucoup plus insidieuses et hypocrites. Ainsi la loi qui proclame la ségrégation raciale, religieuse ou linguistique; la loi qui autorise la peine du fouet et la peine de mort; la loi qui interdit et réprime une grève juste; la loi qui appuie les riches et les puissants. (Dans l'Union sud-africaine, un blanc est mis à l'amende pour le meurtre d'une noire "insolente". Aux Etats-Unis, un noir est condamné à mort pour le "vol" de \$1.95.) Je crois que de telles lois sont les pires formes de la violence, parce qu'alors nous subissons de la violence devenue lâche. Ainsi les collectivités ont bonne conscience, elle se cachent derrière la légalité pour protéger leurs intérêts, leurs préjugés et pour perpétuer leurs privilèges. Que penser des parodies de procès qui permettent d'éliminer un adversaire? Le lynchage légal! Que de mascarade pour condamner un Mindszenty ou un Grimau! Que d'abus de pouvoir, que d'assouvissements de rancune personnelle éclatent sur les parquets! Trop souvent on se sert de la Justice comme d'une prostituée. Trop souvent les juges parlent comme s'ils étaient des dieux. Mais je n'ai encore rien dit des policiers aux instincts sadiques, de l'espionnage et du contre-espionnage qui utilisent le chantage, la torture et l'assassinat; je n'ai rien dit des infirmiers qui terrorisent les malades mentaux, des parents qui brutalisent leurs enfants. Et la pègre! et le viol! et la traite des femmes! Que dire surtout de tous ces types de violence qui lacèrent la conscien-

ce, la sensibilité et non le corps. Le maître qui humilie son élève. Le clergé qui met sa puissance morale et religieuse au service des puissants, de la politique, de ses privilèges ou qui fait pression sur les individus sous de fausses représentations. Oui, la violence est aussi vaste que le mal. Elle s'attaque à la liberté, à la justice et à l'amour. Cependant ces divers types de violence sont moins idéologiques que la violence d'un Sorel, d'un Bakounine ou d'un Hitler. Ils semblent naître de l'inconscient, des profondeurs du préjugé, de la peur, de l'agressivité et du sadisme. La mystique de la violence, elle, se situe au niveau de l'idée: race, lutte des classes, état, religion etc. Elle embrigade les bourreaux, les illuminés et les croyants.

Je ne m'attarderai donc qu'à cette mystique de la violence qui se révolte sous de poids de l'injustice et qui appelle la révolution sociale.

Leçons du passé

J'aimerais approcher quatre révolutionnaires: d'une part Proudhon et Gandhi, d'autre part Marx et Bakounine. Ils nous permettront, en confrontant leurs solutions, de mieux saisir notre problème actuel.

Pour le socialiste ou l'individualiste Proudhon, ce qui doit prévaloir c'est le respect de la dignité de l'homme, c'est l'idée de Justice. Sa révolution fait le siège des esprits. Elle approfondit l'humanisme de 1789 en rêvant d'une fusion des classes. Il rejette donc la lutte des classes et la violence. Dans ses *Confessions d'un révolutionnaire* il écrivait: "Une révolution est une explosion de la force organique, une évolution du dedans au dehors de la société; elle n'est légitime qu'autant qu'elle est spontanée, pacifique et traditionnelle. Il y a tyrannie égale à la réprimer comme à lui faire violence." Le "petit bourgeois", comme l'appelait Marx, rejoint sur un plan laïque la conception religieuse d'un Gandhi. On ne doit pas violenter l'instinct d'un peuple en lui imposant une révolution et un système politique qui sont aux antipodes de sa réalité profonde.

Voyons Gandhi. Il distingue nettement la non-violence sur le plan personnel de la non-violence comme méthode de libération sur le plan collectif. S'il est prêt à mourir lui-même plutôt que de faire un acte de violence, il sait très bien, par contre,

qu'un peuple doit passer de la non-violence des faibles à celle des forts. Pour un peuple libre, vivre la non-violence absolue serait le plus grand signe de maturité spirituelle. Mais avant qu'il atteigne à cette maturité, il peut avoir à choisir entre la passivité, la non-coopération, la lâcheté ou la révolte. Or Gandhi préfère de beaucoup qu'un peuple prenne les armes plutôt que de céder à la lâcheté. Car pour lui, la vérité et la justice sont au-dessus de la non-violence. Il accepte même l'idée d'une guerre, dans le cas où sa patrie devrait se défendre de l'envahisseur. (Nehru avait bien compris sa pensée.) Donc pour Gandhi un peuple doit d'abord se libérer de sa peur avant d'être fort et de dépasser la force de la violence. La non-violence ne doit jamais le déviriliser. La non-violence passive est une phase qui lui permet de prendre conscience de ses aliénations. Mais au-dessus de la révolution, Gandhi place la vérité et l'amour. Dans ses *Lettres à l'Ashram* il écrivait: "Je ne sacrifierai ni la vérité, ni l'amour, même pour sauver mon pays ou ma religion." Gandhi avait compris qu'un problème de la conscience est antérieur à tout autre problème. Un être humain est d'abord homme avant d'être Indien. L'homme doit toujours avoir la primauté.

A l'opposé de Gandhi, Marx croit en la violence. La violence dans la nature et dans l'histoire est le mouvement, le mécanisme même de la dialectique. Mais cette violence n'est qu'un stade du processus de la révolution. Elle tend à "l'absorption de l'Etat dans la société" et à la suppression des classes. Marx rejoint donc l'idée de fusion des classes de Proudhon, mais en passant nécessairement par la lutte des classes et la dictature du prolétariat. En homme réaliste qui a le sens de la tactique, il ne conseillera pas une lutte par les armes à tout prix. C'est pourquoi il s'est opposé si vivement à Bakounine, l'anarchiste. La position de la Russie prêchant la coexistence pacifique me semble dans la logique de Marx, comme celles d'ailleurs des partis communistes italien et français qui n'essaient pas de renverser le pouvoir par la force.(1)

Bakounine, l'anarchiste russe, était fasciné par la révolution au point de la vouloir en dépit de tout. Il ne croyait qu'en la

(1) La perspective d'une guerre nucléaire oblige les penseurs soviétiques à passer au crible la philosophie de l'histoire de Lénine. La paix (et par conséquent une nouvelle dialectique) devient aujourd'hui une nécessité historique pour le Communisme.

force "des impulsions inorganisées". "La passion de la destruction, a-t-il écrit, est une passion créatrice." (Cela me fait penser aux fascistes qui hurlaient devant de Unamuno: "Vive la mort!") La violence devint son opium. Bakounine est un émotif, Marx, un conscient. Ce qu'il prêche c'est un communisme anarchique, anti-individualiste, un communisme en révolte contre tout, un communisme d'adolescents. Il ira jusqu'à vouloir constituer "une organisation secrète de techniciens de la révolution." Le terrorisme devenait l'arme politique des anarchistes et Bakounine leur mystique.

Face au problème de la violence, Gandhi et Bakounine se situent aux deux pôles. Je disais au tout début que la violence et le refus absolu de la violence sont deux absurdités. Il s'agit maintenant d'essayer de comprendre l'une et l'autre attitude.

Violence et générosité

Il est bien évident que le révolutionnaire *sincère* qui est aculé à la violence, ne l'accepte qu'en dernier recours. Il ne l'accepte aussi qu'après un long combat, où il a soumis lui-même son esprit à la question. Une telle décision ne se prend pas sous le choc de la passion, mais dans la souffrance. Trop d'hommes, en effet, blessés par la vie, ratés, remplis d'amertume projettent dans l'action violente leur haine de la société et des hommes. Ils se croient des héros quand ils ne sont que des fanatiques ou des malades qui veulent se venger et inoculer leur rage aux autres. La dernière guerre nous a imposé de beaux spécimens de bourreaux qui s'étaient crus des héros de la race. Il n'est peut-être pas inutile, avant de s'engager dans l'action, de passer au crible la pureté de ses intentions. J'élimine donc les amers, les arrivistes et les bakouninistes pour ne considérer que celui qui souffre de l'injustice, celui qui aime l'homme et brûle de générosité. Ce type d'homme (qu'est peut-être Castro ou Ben Bella) sait très bien qu'il ne peut rien contre le pouvoir et la dictature à moins de les renverser par les armes. Son peuple est aux mains des tortionnaires. Son peuple attend un libérateur, sans se préoccuper de sa pensée politique. Car alors le problème se place en-deça de toute pensée philosophique, politique ou sociale. Le Révolutionnaire canalise dans son mouvement d'impatience, dans sa perte de foi en l'homme qui l'opprime, dans sa

désespérance devant la marche naturelle de l'histoire, toute l'énergie étouffée de son peuple. Un dialogue avec le pouvoir est impossible. Le dialogue signifierait le cachot, parce que cette liberté même du dialogue lui est refusée. Il n'a plus qu'à prendre les armes et le maquis. Il n'a plus qu'à espérer la libération dans une accélération de l'histoire. Sa liberté se mettra en travers de l'histoire.

Ainsi, dans ce cas, la violence naît de l'impatience et de la générosité. Elle répond à la violence. Mais alors, dès que le révolutionnaire s'en remet au sort des armes, il accepte à priori que sa passion échappe à la vérité et à la justice. Il sait bien que des innocents tomberont, mais pour lui c'est un risque et un mal inévitables. Il sait aussi qu'il doit pousser sa violence jusqu'à la victoire. Le violent met donc les hommes devant le dilemme de tuer ou d'être tué. Car la violence et la justice ne peuvent rien l'une pour l'autre ou, comme disait Pascal, la violence et la vérité ne peuvent rien l'une sur l'autre. C'est ainsi que peu à peu, dans le praxis, la victoire du violent le transforme en inquisiteur. Il devient inquisiteur parce qu'il doit suivre sa logique. Sa victoire est sans cesse menacée. Elle ne peut se fortifier que par l'inquisition et la dictature. Le premier cycle est clos. Mais un autre est déclenché. La dictature engendre l'injustice, et l'injustice, la révolte. Alors des hommes se lèvent de nouveau pour réclamer, pour affirmer leur liberté. Les compagnons d'hier sont aujourd'hui les ennemis politiques. On croyait la violence transitoire, elle devient la condition même de la survie de la révolution. Marx a cru que cette violence ne serait que transitoire, que parce qu'il n'a pas tenu compte de la réalité de l'homme. Le mal ne disparaît pas de l'homme même dans la situation d'un peuple sans classes. L'envie, l'hystérie, la puissance, la jalousie, la haine et la peur pousseront toujours d'autres hommes à tuer. Les uns s'agripperont au pouvoir, les autres tueront l'amant de leur femme. L'énigme de l'histoire ne peut être résolue, tant qu'une nouvelle aliénation est possible.

Il semble, lorsque nous considérons le mouvement de l'histoire, que parfois la violence est le seul moyen de résister à l'injustice. Les hommes sont devant l'alternative de combattre la tyrannie ou d'être lâches, passifs ou saints. Et contre la tyrannie, la guerre devient un acte de légitime défense. Car je le répète, la paix ne se situe qu'au-delà de la justice. Humainement nous

n'avons pas d'autre choix. C'est là à mon sens le problème profond de l'absurdité de l'histoire et en définitive de la condition humaine. Si la violence devient une nécessité absurde, c'est que l'homme et l'histoire sont alors absurdes. En cela, la vision dialectique a raison. Ce n'est que par une vision métaphysique de l'homme et de l'histoire que nous pouvons nous élever au-dessus de l'absurdité et espérer que le cycle de la violence ne soit pas irréversible.

Le refus de la violence

Le refus absolu de la violence me semble tout aussi absurde. Je sens très bien qu'un tel choix, né d'un acte de foi, pourrait conduire à la mort. Et pourtant, c'est cette décision qu'il faut prendre si nous voulons qu'un progrès de la conscience morale de l'humanité soit possible. Je ne dis pas que nous aurons le courage de vivre notre acte de foi jusqu'au bout, nul ne sait s'il est saint ou héros, je dis qu'il faut faire cet acte de foi en homme de bonne volonté. Bien entendu je rêve alors d'une humanité future. Je rêve que nos actes ne pousseront pas toujours l'histoire jusqu'à l'absurdité, parce qu'alors la sagesse sinon la sainteté nous seraient des biens. Je rêve d'une humanité plus humaine. Or si dès maintenant nous ne nous efforçons pas de devenir des hommes nouveaux, des cellules de l'humanité nouvelle, aucun espoir n'est permis. Nous cédon's l'homme à la violence. Les camps de concentration reviendront. Car le refus de la violence, la sagesse et l'amour sont les conditions premières de cette mutation. Mais déjà, est-ce qu'une guerre à l'échelle planétaire ne semble pas impensable? L'humanité n'a-t-elle pas pris conscience qu'elle pouvait se suicider? Il y a donc un premier pas de fait, même si c'est la peur qui nous incite à la prudence. Je crois que ce premier pas n'est aujourd'hui possible que parce que des hommes depuis des millénaires refusent la violence. L'horreur des camps de concentration est un acquis. L'inconscient collectif a été peu à peu humanisé par l'action des saints et la pensée des sages. Des saints comme Maximilien Kolbe qui volontairement remplaça un otage et mourut de faim. Voilà l'absurdité de l'amour, la folie de la sainteté. C'est ce que je voulais dire quand j'écrivais que Lénine a remplacé François d'Assise. En fait, jusqu'ici, Lénine a toujours vaincu Fran-

çois. Car il semble plus facile de croire à la violence qu'à l'amour.

La tentation du terrorisme (I)

Dans la conjoncture actuelle du Québec, comment dégager des conclusions qui nous aideraient à faire notre option? Il importe avant tout d'essayer de saisir le terrorisme comme un phénomène, comme tout phénomène qui, pouvant avoir des incidences politiques et sociales, présuppose, chez ceux qui en sont la cause, de la réflexion et le choix d'une forme d'action. Il est vain et imprudent de le considérer en soi, à priori, comme une maladie mentale. Une aberration n'est pas forcément de la paranoïa. Si l'on veut bien le comprendre, ce n'est pas en le diminuant, ni en faisant l'autruche, ni en l'accablant d'injures que nous y parviendrons. Mon hypothèse de réflexion est donc que le terroriste est sincère et partant de sa sincérité, je la respecte, comme on doit respecter toute sincérité.

Il semble bien que les terroristes soient des fils de Bakouline. Ils sont fascinés par l'action et celle-ci ne peut-être que violente. Ils choisissent la violence parce que pour eux le dilemme se situe au niveau de la violence et de la lâcheté. Inconsciemment ils retournent à la morale primitive de l'homme, où l'agressivité et la lâcheté sont les deux attitudes fondamentales. De plus, il semble aussi que le terrorisme, dans les conditions actuelles, soit pour eux la seule forme de l'héroïsme. La foi en d'autres valeurs, une conception différente de l'action leur paraissent des forces masquées de la lâcheté ou de la trahison.

Le phénomène du terrorisme, qui peut nous sembler irrationnel, a peut-être une explication psychologique. Nous, Canadiens-français, avons tellement souffert de notre complexe d'infériorité, de notre sentiment d'impuissance; nous avons pris conscience si soudainement de notre aliénation sociale et culturelle, que la tentation de la violence peut fort bien nous assaillir. Tant que cette tentation demeure sous contrôle, elle me semble la réaction normale d'un organisme sain. *Conscients* de naître, nous retournons peut-être *inconsciemment* à la morale primitive des paissants. Serions-nous les seuls à être des lâches? Se-

(1) Ce texte fut écrit avant l'arrestation des présumés terroristes. Mais je crois que mon explication demeure valable. (21 juin)

rions-nous les seuls à accepter le suicide? Cinquante pays ont obtenu leur indépendance, qu'attendons-nous pour briser le carcan et répondre à l'injustice? L'exemple des révolutions contemporaines nous paraît un défi et provoque chez nous des réactions émotives. Nous devenons des primitifs ou des romantiques à rebours. C'est au niveau de l'instinct qu'une révolution nous ferait du bien. Quelle soupape après un si long silence! Quelle façon radicale de guérir nos complexes! Enfin! nous pourrions donner à la terre entière la preuve de notre existence, de notre virilité et de notre courage. L'origine du terrorisme me semble donc grave en ceci qu'elle se situe dans l'inconscient. C'est un cri de l'instinct, un cri de haine et d'impatience, un cri de l'homme humilié à qui l'histoire refuse même la satisfaction d'une révolution *normale*. Non seulement nous avons été colonisés, non seulement nos chefs et notre clergé nous ont paralysés, mais l'histoire elle-même nous a placés dans une situation telle que nous n'avons même pas à prouver notre courage. (Les libertés démocratiques actuelles nous permettent d'accéder à l'indépendance, si nous le voulons.) Les révolutions spectaculaires n'appartiennent qu'aux autres. Décidément, l'Histoire nous aura toujours ignorés. Voilà ce que sent l'instinct. Car notre peuple est peut-être passif, mais il n'est pas dévirilisé, la dernière guerre l'a prouvé. Notre peuple a l'oreille tendue vers les quatre coins de la terre. Il porte son silence comme un feu au ventre. Et craignez que les flammes n'atteignent ses yeux, sa bouche et ses mains.

“Il ne peut y avoir Révolution que là où il y a conscience”, a écrit Jaurès. Or si notre terrorisme a pour but lointain notre indépendance, il ne semble pas croire à une révolution immédiate. Car pour le moment il ne propose aucune pensée, aucun mythe au peuple; aucune pensée qui lui ferait prendre conscience de la nécessité de l'indépendance, aucun mythe qui lui redonnerait sa fierté en pleine lumière. Il semble donc que le terrorisme ne veuille faire ni la révolution en profondeur, ni la révolution par les armes. Une telle révolution nécessiterait la lutte ouverte, l'affrontement de deux groupes jusqu'à la victoire de l'un ou de l'autre. Or si les terroristes n'ont pas pris une telle voie, comme Castro a pu le faire, c'est évidemment que pour eux, elle serait sans issue. Impatients, ils ont donc choisi la seule forme d'action qui leur était possible: le terrorisme. A cause des limites de leur objectif et de leur pouvoir, leur lutte ne peut

se concevoir que comme un processus d'accélération ou comme une sorte de torpillage de l'apathie. Leur action doit forcément viser au réveil du peuple, sans quoi cette action n'aurait plus aucun sens.

Il me paraît impensable qu'un peuple qui ne connaît pas les données du problème, c'est-à-dire qui ne sait pas et ne sent pas à quel point il est à un tournant tragique de son destin, puisse y accéder par la menace quotidienne des bombes. Il connaîtra l'angoisse et se révoltera, mais il ne sera pas conscient pour autant de l'acuité de son mal. Supposons qu'il ne se sente pas menacé et qu'il soit même fier de cette action du terrorisme, la seule conséquence logique d'une telle action alors, serait de faire éclater sa haine, de fouetter son instinct et de l'entraîner dans un conflit racial. Le terrorisme nous rendrait alors le plus mauvais service en exaltant le préjugé racial chez un peuple qui, comme la plupart des autres, à cette tendance refoulée. Et je doute fort que ce soit à ce niveau de l'instinct qu'un peuple puisse prendre réellement conscience de son identité. Après les blessures d'une guerre de l'instinct, la passion se tournerait contre ceux qui ont refusé le chaos de l'instinct. Et la guerre de l'instinct continuerait en nous divisant. L'anarchie et la haine deviendraient les maîtresses d'un peuple qui n'aurait pas compris ce qu'il voulait parce qu'il n'aurait pas su ce qu'il était.

Je crois que nous tous devons aimer assez notre peuple pour faire confiance à son intelligence et à son cœur. Ce manque de confiance en notre peuple a été notre plus grave erreur dans le passé. Le clergé a pris nos enfants, leur a mis des oeillères, des menottes et autour d'eux il a placé des garde-fous. Le clergé a formé des mutilés, des êtres qui ne se sont jamais comportés en adulte. Le clergé nous a "médiocrisés". Et nos chefs ont profité de notre ignorance, de notre faiblesse et de notre résignation pour nous trahir. Ils furent les pires imposteurs du nationalisme ou les plus inconscients. Ils ont faussé toutes les données de la réalité profonde. Oui, durant un siècle, l'imposture et la bêtise nous ont brisé les reins. Notre vie politique ne fut qu'une longue décrépitude. L'agonie de notre langue n'est qu'un reflet d'un cancer généralisé qui semble heureusement vouloir régresser. Les Canadiens-anglais et nous tous Canadiens-français qui n'avons pas fait notre devoir, sommes responsables. Le terrorisme est notre monstre. Aujourd'hui il se retourne con-

tre les institutions politiques qui sont à la racine de son mal. Il n'accepte plus que naissent d'autres monstres. Il est sans aucun doute lucide, mais terriblement impatient. Et c'est sa violence qui lui fera manquer probablement son objectif immédiate. (1)

L'éclatement de la pensée révolutionnaire

Le terrorisme ou la révolution par les armes peuvent devenir intellectuellement la tentation de notre nouvelle littérature. Les nouveaux écrivains se sont éveillés à l'histoire, en pleine guerre d'Algérie. Après s'être libérés très rapidement du dualisme qui nous déchirait et aussi rapidement de l'agnosticisme, ils eurent besoin d'un credo. La guerre d'Algérie et la révolution de Cuba les ont alors fascinés, parce qu'ils étaient ardents. Elles impliquaient la foi, le dynamisme et l'action dont ils rêvaient. Elles leur donnaient une raison de vivre et un idéal. Exaspérés, ils se sont donc nourris de la seule pensée qui leur semblait virile et lucide: la pensée révolutionnaire. Marx, Lénine, Castro et Fanon. Et pourtant, les arguments d'un Fanon, qui semblent si implacables face à la tyrannie, peuvent nous sembler à nous de peu de poids. Notre réalité et notre situation sont si profondément différentes. Jamais Marx n'aurait pensé à la violence pour résoudre nos problèmes. Sa rupture avec Bakounine le prouve. Avec la même rigueur Lénine s'opposa au populisme de Vorontzov pour qui le terrorisme était l'une des bases de son programme d'action. Génies tous deux, ils n'auraient pu tomber dans une telle aberration. Le génie a une vision globable des phénomènes. (Je ne donne d'ailleurs les exemples de Marx et de Lénine que pour ceux qui croient aux méthodes marxistes.)

Le peuple du Québec est devenu un peuple bourgeois. La plupart des Canadiens-français ont leur automobile et leur poste de télévision. Le peuple du Québec est un peuple catholique. Ces phénomènes sont des réalités sociologiques que l'on ne peut

(1) Je pense que le procès que les présumés terroristes subiront, sera en quelque sorte un procès de la société qui les a produits. Il n'y a pas de génération spontanée. Nous portons dans notre inconscient les germes de leurs actes impatients. Ils ont vingt ans. Leur exaspération et leur faim d'identité l'emportèrent. Mais leur fragilité même est notre miroir. Nous sommes tous responsables s'ils se sont crus sans dignité. Aussi le phénomène du terrorisme comme pôle extrême d'une volonté, me paraît le plus significatif depuis la grève d'Asbestos. (19 juin)

nier si l'on tend à la lucidité. Je refuse de nous comparer à ceux qui sont passés par la torture, la fusillade et la faim. Ne faisons pas cette injure à l'Algérie et à Cuba (1). Leurs destins furent si tragiques, leurs révolutions si sanglantes que nous n'avons pas, même d'une manière romantique, à envier leur sort. N'oublions pas que le parti communiste de Cuba n'a pas pris le risque de faire lui-même la révolution. La révolution de Cuba fut d'abord la révolution de l'instinct de vivre. C'est pour cette raison que le peuple a suivi Castro. Aucun Algérien, aucun Cubain n'aurait pris les armes s'il avait pu espérer une libération par des moyens démocratiques. Ne leur faisons pas l'affront de les considérer comme des imbéciles ou des mosochistes. Quant à nous, la révolution par les armes que nous pourrions nous payer actuellement, serait un luxe, sans aucune nécessité historique. Sa seule justification serait d'assouvir notre instinct. Ce n'est pas intellectuellement qu'un peuple prend conscience de son aliénation, c'est par la faim et la menace de la torture. Or ce dont notre peuple a réellement faim, il n'en est pas conscient. Comment se sentirait-il vraiment aliéné? C'est notre tâche la plus urgente de l'éveiller à sa faim véritable. Il a faim de connaissance. Il a faim de fierté. Il a faim de son identité. Oui, il attend de nous des poèmes au sang de colère, des poèmes aux yeux d'espérance, des poèmes au feu d'amour, qui lui révèlent son âme. "J'avais amené ce pays à la connaissance de lui-même.", dit le Rebelle du grand Césaire. Car Aimé Césaire a pris des "armes miraculeuses". Il n'a pas utilisé des fusils pour faire une révolution qui aurait décimé inutilement son peuple. Il n'a pas souhaité que son peuple connaisse la boucherie. Il n'a pas confondu violence avec colère. Il a fait exploser la colère vive et la fierté profonde. *Il a plus aimé son peuple qu'il a haï le colonisateur.* Non, Césaire n'a pas crié aux armes. Il n'a pas joué à Don Quichotte. Il est devenu député, parce que c'était le seul moyen d'aider son peuple, en situation. Quant à moi, n'ayant aucun don spécial pour devenir député, j'ai écrit quelques poèmes de colère, mais j'ai surtout donné des poèmes-semeurs-de fierté. J'ai essayé de rendre ce que je vivais le plus intensément. Aussi je voudrais que tous les poèmes de colère, que tous les poè-

(1) "Le développement de la violence au sein du peuple colonisé sera proportionnel à la violence exercée par le régime colonial contesté" — Frantz Fanon, *les Damnés de la terre*, p. 66.

mes d'amour et d'espérance soient affichés sur les places publiques de nos villes et villages. Notre peuple en a besoin pour vraiment mûrir. Oui, donnons-lui des "armes miraculeuses". Si c'était cela trahir son peuple, la fonction du poète dans la société n'aurait vraiment plus aucun sens. Le poète doit être l'artisan des colères qui débouchent sur la vie et non sur la mort. Toutefois, il sait aussi parler de la mort et de la liberté quand son peuple *doit* se défendre par les armes. Il sait mourir. Mais nul poète ne défie la mort, nul poète ne croit que la violence est un absolu. Vivant, la mort est pour lui *l'anti-humaine*. Mieux que quiconque il sait à quel point l'homme est vie. Aussi j'attends ceux qui reprennent le cri des fascistes: "Vive la mort!" Je les attends au seuil de la pourriture.

Il faut révéler au peuple son âme. C'est à cette tâche que tous, historiens, philosophes, artistes, poètes, psychologues, sociologues et journalistes doivent se consacrer. Alors la vraie révolution pourra se faire simultanément dans l'infrastructure et la superstructure. Ce sera une révolution pour la vie et non pour la mort. Une telle révolution me paraît beaucoup plus urgente et réaliste qu'une révolution par les armes. J'espère fortement que notre histoire ne deviendra pas absurde au point de nous rendre désespérés.

Fernand OUELLETTE